

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=GMCC&ID_NUMPUBLIE=GMCC_202&ID_ARTICLE=GMCC_202_0081

Alliés tardifs : les apports techniques des déserteurs japonais au Viet-Minh durant les premières années de la guerre franco-vietnamienne

par Christopher E. GOSCHA

| Presses Universitaires de France | Guerres mondiales et conflits contemporains

2001/2-3 - n° 202

ISSN 0984-2292 | ISBN 9782130527213 | pages 81 à 109

Pour citer cet article :

— E. Goscha C., Alliés tardifs : les apports techniques des déserteurs japonais au Viet-Minh durant les premières années de la guerre franco-vietnamienne, *Guerres mondiales et conflits contemporains* 2001/2-3, n° 202, p. 81-109.

Distribution électronique Cairn pour Presses Universitaires de France .

© Presses Universitaires de France . Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ALLIÉS TARDIFS : LES APPORTS TECHNIQUES DES DÉSERTEURS JAPONAIS AU VIET-MINH durant les premières années de la guerre franco-vietnamienne

« Le service militaire des étrangers revêt une grande importance par le nombre des hommes qui y ont participé et présente une variété considérable de cas. On y attache parfois l'idée péjorative de mercenariat, ce qui est souvent injustifié. Le service militaire étranger est suscité par l'inadéquation entre la vocation ou les possibilités militaires d'une population et les besoins militaires de l'État. »

André Corvisier,
Dictionnaire d'art et d'histoire militaires.

INTRODUCTION

Parler du rôle des Japonais dans la première guerre d'Indochine pourrait paraître quelque peu étrange à ceux qui sont traditionnellement habitués à ne voir que les deux acteurs principaux du conflit, à savoir : la France et la République démocratique du Vietnam (RDVN). En effet, lorsqu'elle s'intéresse aux activités japonaises, l'historiographie consacrée à cette guerre, tant occidentale que vietnamienne, se focalise tout naturellement sur le coup de force du 9 mars 1945 par lequel, on le sait, les Japonais renversèrent les Français en Indochine. Cet événement, ainsi que la reddition japonaise qui suivit quelques mois plus tard, et la vague de mécontentement populaire soulevée par la famine permirent au Viet-Minh de prendre le pouvoir pendant la « Révolution d'Août » de 1945 (*Cach Mang Thang Tam*).

Or, aussi paradoxal que cela puisse sembler, la présence militaire japonaise en Indochine ne disparaît pas entièrement avec la défaite de Tokyo par les Alliés ce même mois. C'est parce que plusieurs milliers de soldats japonais refusèrent de se rendre à la fin de la guerre du Pacifique. Ils désertèrent un peu partout dans les territoires qu'ils avaient occupés pendant le conflit – c'est-à-dire en Birmanie, en Indonésie, en Malaisie, en Thaïlande, et dans les pays de l'Indochine. Même en Chine, certains s'enrôlèrent dans les troupes de Mao Zedong ou dans celles de son adver-

saire, Chiang Kaishek¹. D'autres ont tout simplement disparu, comme Shoichi Yokoi qui resta caché près de vingt-sept ans dans la jungle de Guam. Il ne retourna pas au Japon avant 1972 où il devait décéder en septembre 1997².

Il n'y eut pas que ces îles perdues du Pacifique pour abriter des déserteurs. Le Vietnam en dénombrait aussi environ 5 000 au lendemain de la guerre. Parmi ces déserteurs, beaucoup intégrèrent les rangs du Viet-Minh, jouant un rôle parfois important dans des écoles vietnamiennes d'officiers, des unités de combats d'élite ou différentes sections spécialisées dans les explosifs et l'équipement pharmaceutique. Ces hommes étaient opérationnels surtout en tant que conseillers (*co van*) et guerriers très expérimentés, maîtrisant aussi bien l'art de la guerre qu'un savoir-faire technique très utile dans ses applications scientifiques et financières pour l'État de la RDVN au début de la guerre.

L'utilisation vietnamienne de ces « étrangers asiatiques » dans leur guerre n'a rien de surprenant. Le phénomène est d'ailleurs bien connu des historiens travaillant sur l'Asie du Sud-Est et l'Europe. Pour la péninsule indochinoise, il suffit de penser au cadre régional dans lequel s'inscrivaient les guerres civiles au Vietnam dès le XVI^e siècle. Dans les armées rivales des seigneurs vietnamiens du Tonkin et de la Cochinchine, quelques marchands et des pirates japonais servaient déjà en tant que soldats, instructeurs et ravitailleurs.³ Très disciplinés et versés dans les techniques les plus modernes de la guerre à l'époque, les guerriers errants (*ronin*) du célèbre samurai Yamada Nagamsa finirent même par diriger brièvement l'armée siamoise au XVII^e siècle⁴. Pour l'histoire occidentale, il suffit de citer le cas fameux des « Gardes suisses » ou encore celui des « Bataillons de déserteurs » (*Freibataillonen französischen Deserteuren*) incorporés par Frédérick II dans son armée prussienne au XVIII^e siècle pour relativiser l'expérience vietnamienne. Ces derniers étaient composés de soldats défaits de l'armée saxonne et de prisonniers français des campagnes de 1756-1757. On peut noter également le cas de la « Légion étrangère » française, créée en 1831 pour canaliser l'important nombre de réfugiés militaires et politiques résidant sur le territoire à l'époque. Elle comprenait 35 000 hommes en 1952, précisément quand ses troupes furent fortement engagées dans la guerre

1. Sur les Japonais demeurés en Chine, voir Donald G. Gillin avec Charles Etter, *Staying On : Japanese Soldiers and Civilians in China, 1945-1949*, *Journal of Asian Studies*, vol. XLII, n° 3 (mai 1983), p. 497-518, et *Report*, n° 5425, China, le 3 août 1948, *Military/Japanese Serving with the Chinese Communist Forces in Manchuria*, May 1948, WO208/4782, Public Records Office, Grande-Bretagne.

2. Shoichi Yokoi, *Holdout Japanese Soldier*, *Dies*, *International Herald Tribune* (les 27-28 septembre 1997), p. 4.

3. Francine Herail et al., *Histoire du Japon*, Le Coteau, Éditions Horvath, 1990, p. 65-67, 100, et N. Péri, *Essai sur les relations du Japon et de l'Indochine aux XVI^e et XVII^e siècles*, *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. XXIII, 1923, p. 64-67, 70-71, 96, 100.

4. Kauka Laitinen, Yamada Nagamasa : A Japanese Warrior in the Service of the Ayudhya Kingdom in the 17th Century, dans Marja-Leena (éd.), *Southeast Asia : Contemporary Perspectives*, Helsinki, Finnish Association of East Asian Studies, 1990, p. 73-75.

contre le Viet-Minh⁵. S'il serait assurément exagéré de parler à propos des Japonais déserteurs de la Seconde Guerre d'une « Légion étrangère asiatique », ces exemples doivent nous rappeler que l'emploi de troupes étrangères dans la guerre par des États locaux s'apparente à un processus sociohistorique plus large, à la fois dans le temps et dans l'espace, que sa séquence uniquement vietnamienne.

Malgré tout, pour les historiens étudiant « la première guerre d'Indochine », le sujet reste explosif, sinon tabou. Pendant le conflit, la propagande française dénonça la présence de déserteurs japonais dans l'armée Viet-Minh pour mieux discréditer la résistance vietnamienne aux yeux des éventuels soutiens régionaux et internationaux. De leurs côtés, les leaders vietnamiens n'iaient tout court cet apport japonais. Quant aux historiens nationalistes du Vietnam actuel, ils minimisèrent depuis la fin de la guerre la contribution de ces étrangers à leur résistance pour préférer écrire les pages héroïques de la « Glorieuse victoire vietnamienne » sur les « envahisseurs étrangers ». Finalement, les historiographies vietnamienne, française et particulièrement américaine ne conceptualisent que rarement cette guerre en dehors de leurs propres perspectives idéologiques et nationalistes, forcément limitées au « Vietnam », à « l'Indochine française » ou à ce « pourquoi » de « la guerre américaine »⁶.

En abordant ici ce sujet délicat, notre but est de détourner notre étude des anciennes orientations plutôt politiques pour traiter plus concrètement des contributions militaires, techniques et économiques des Japonais au service de la RDVN. Pour prolonger les propos cités plus haut de Corvisier, cet article argumentera qu'il n'y a rien de choquant à trouver des soldats japonais passés au Viet-Minh durant la guerre contre les Français. Compte tenu de la fragilité de l'armée vietnamienne dans les premiers jours de la guerre, la RDVN utilisa ces apports étrangers pour augmenter ses possibilités de faire face, d'une part, à la faiblesse de ses moyens militaires *au début des hostilités* et, d'autre part, à la supériorité technique et militaire de son adversaire. En s'incorporant des recrues japonais, la RDVN tentait de combler le fossé technique et militaire qui séparait son armée de l'armée française. Ces déserteurs japonais nous offrent également une chance unique d'explorer les zones grises de l'histoire géo-sociale des guerres *pour le Vietnam* et nous aident à mieux comprendre l'implication d'acteurs asiatiques variés dans un conflit qui s'étendait bien au-delà du Vietnam, voire même de l'Indochine.

Nous ouvrons notre récit avec un bref rappel sur la prise de pouvoir du Viet-Minh en août 1945, tout en insistant sur les différentes situations politico-stratégiques que l'on pouvait alors rencontrer au nord et au sud du Vietnam. Cette distinction nous permettra de mieux comprendre les

5. André Corvisier, *Dictionnaire d'art et d'histoire militaires*, Paris, PUF, 1988, p. 296.

6. Cette réflexion se situe, à son tour, dans le contexte de notre thèse de troisième cycle, *Le contexte asiatique de la guerre d'Indochine : réseaux, politiques et économies*, Paris, École pratique des hautes études, IV^e section, Sorbonne, sous la direction de M. le P^e Nguyen The Anh.

contextes géopolitiques très contrastés rencontrés par ces « alliés tardifs » dans leur trajet vers la RDVN. Dans une deuxième partie, nous essayons de donner une idée plus précise du nombre de déserteurs passés au Vietnam, leur répartition géographique et leurs motifs. Sur cette base, nous abordons dans nos deux dernières parties leurs contributions au Viet-Minh. Cette étude privilégie chronologiquement les premières années de la guerre depuis août 1945 à l'arrivée de la « guerre froide » en Asie du Sud-Est en 1950, date à laquelle la RDVN fut reconnue par les géants communistes. Un autre groupe de conseillers asiatiques, plus nombreux, succédera aux Japonais dans leur effort pour transformer l'armée vietnamienne (la société ?), mais avec un tout autre impact⁷.

A. La naissance de la République démocratique du Vietnam

Le 19 août 1945, au lendemain de la capitulation des Japonais mais avant que les Alliés n'arrivent pour recevoir leur reddition, le front national représenté par le Viet-Minh prit le pouvoir à Hanoi et les jours suivants dans la plupart des villes provinciales au centre et au nord du Vietnam. Créé et dirigé par le Parti communiste indochinois (PCI), le Viet-Minh installa de nombreux « comités du peuple » (*uy ban nhan dan*). Déterminé à garder le pouvoir à tout prix, le PCI se mit à consolider son contrôle interne, en interdisant ou en éliminant les partis nationalistes concurrents, en créant une toute puissante police et en mettant sur pied des groupes d'autodéfense (*tu ve*). Le 2 septembre 1945, Ho Chi Minh annonça la constitution officielle de la République démocratique du Vietnam.

Dans le Sud, la situation révolutionnaire était encore plus compliquée. Là, les dirigeants sudistes du PCI étaient relativement peu nombreux à cause de la répression menée par la Sûreté française quelques années auparavant. Mais même une fois réunis à Saigon en 1945, ils restaient remarquablement divisés entre eux. Le PCI n'avait pas « une » mais bien plusieurs voix dans le Sud. Fait encore plus pertinent, les communistes étaient loin d'être les seuls nationalistes à revendiquer le pouvoir national. Il y avait aussi des nationalistes non-communistes et religieux très nombreux, tels que les Cao Dai et les Hoa Hao. Les premiers avaient été bien encadrés et armés par les Japonais vers la fin de la guerre. Cependant, le 23 août l'un des dirigeants communistes le plus connu du Sud, Tran Van Giau, réussit à obtenir une union nationale très fragile, et ainsi prendre le pouvoir à Saigon au nom d'un « Comité de résistance du peuple » (*Uy Ban Khang Chien Nhan Dan*), subordonné finalement au PCI à Hanoi avec l'arrivée des communistes du Nord.

Or, la décision prise par les Alliés à Potsdam en juillet-août 1945, confiant le désarmement des Japonais dans l'Indochine au nord du

7. Voir Qiang Zhai, *Transplanting the Chinese Model : Chinese Military Advisors and the First Vietnam War, 1950-1954*, *The Journal of Military History*, 57, octobre 1993, p. 689-715, et *Le contexte asiatique de la guerre d'Indochine*, section sud-chinoise.

16^e parallèle aux troupes de Chiang Kaishek et au sud aux Britanniques, allait influencer de façon déterminante non seulement sur les différentes situations régionales, mais aussi sur la dispersion ultérieure des désertions japonaises. À la fin de septembre, une partie de l'armée chinoise commençait à arriver au Nord-Vietnam. Plus soucieux de leurs propres intérêts économiques et stratégiques, les chefs militaires chinois sur place étaient largement opposés à la rentrée immédiate des troupes françaises en Indochine du Nord. Ce ne fut qu'à la suite d'accords diplomatiques conclus en février et mars 1946 que les Chinois commencèrent à quitter l'Indochine (leur départ ne devra s'achever complètement qu'en septembre). Du côté Viet-Minh, cela ne s'avérait pas forcément mauvais. Quels que fussent les différends historiques entre Chinois et Vietnamiens, la présence chinoise au Nord-Vietnam permettait à la RDVN de « respirer » – de consolider son État révolutionnaire, d'agrandir et améliorer son armée et d'essayer de gagner des alliés tant en Asie qu'en Occident. D'août 1945 jusqu'au déclenchement de la guerre à Hanoi en décembre 1946, le gouvernement de la RDVN au Vietnam situé au nord du 16^e parallèle put aussi recruter parmi les Japonais sans craindre une ingérence française directe.

Ce n'était pas le cas dans le sud. Encore une fois, la réoccupation se déroulait d'une façon entièrement différente. Une fois sur place, les Anglais facilitèrent le retour des Français en Cochinchine (appelée désormais le « *Nam Bo* » par le Viet-Minh)⁸. Le 23 septembre, un coup de force écarta le Viet-Minh de Saigon, poussant immédiatement les communistes, les Hoa Hao et Cao Dai, vers le sud et le sud-ouest, au fur et à mesure que le Corps expéditionnaire français reprenait les villes et les axes de communication. Placés désormais devant une véritable guerre dans le sud, Vo Nguyen Giap et Ho Chi Minh décidèrent de remplacer Tran Van Giau par un homme fort forgé à Poulo Condor et en Chine nommé Nguyen Binh. Chargé de la zone VII (l'est du *Nam Bo*), Binh prit en main très vite toute la direction militaire du *Nam Bo* et fut nommé général de division en 1948. Moins concerné que Giau par les applications théoriques du marxisme-léninisme dans les villes du Vietnam, Binh se mit à créer une armée pour se battre contre le Corps expéditionnaire dans le maquis du Sud. Tâche ardue. Il s'était toute de suite rendu compte du besoin d'instructeurs militaires, lesquels allaient s'avérer essentiels à la formation d'un corps d'officiers compétents dans l'art de la guerre, indispensables à la création, au déploiement et à la direction des premières unités de combat. Comme Giap, Binh ne va pas hésiter à recruter ses instructeurs parmi des officiers japonais restés en Indochine pour servir comme conseillers dans son état-major et même comme ses gardes du corps⁹.

8. « *Trung Bo* » était le vocable pour l'Annam ou le centre du Vietnam, et celui de « *Bac Bo* » pour le Tonkin ou le Vietnam du Nord. J'utilise ces termes sans aucune connotation politique.

9. Nguyen Hung, *Nguyen Binh : Huyen thoai va su that* [Nguyen Binh : Mythe et Réalité], Hanoi, Nha Xuat Ban Van Hoc, 1995, p. 191.

B. La situation militaire à laquelle était confrontée le Viet-Minh

Il n'entre pas dans notre propos d'analyser ici en détail la naissance de l'armée vietnamienne, sujet déjà bien connu, mais plutôt de brosser très rapidement un tableau de la situation de l'armée vietnamienne au lendemain de la guerre du Pacifique afin de mieux cibler les positions où les déserteurs japonais allaient prendre place.

L'« Armée populaire du Vietnam » prit corps au début des années 1940, lorsque le Viet-Minh mit sur pied ses premières unités de guérilla dans les montagnes situées à cheval sur la frontière sino-vietnamienne. Elle fut renforcée par les armes parachutées par les Américains opérant dans le sud de la Chine. Les officiers de renseignement américains (OSS) ont même aidé le Viet-Minh à fonder une première école militaire, appelée l'« École politico-militaire de résistance contre les Japonais » (*Truong Quan-Chinh khang Nhat*), qui a entraîné « 200 cadres militaires » en mi-1945¹⁰. Or, cette résistance contre les Japonais était très limitée, et le temps pour former des cadres et officiers encore plus insuffisant. Une fois transférée à Hanoi, cette école militaire fut renommée l'« École politico-militaire du Vietnam » (*Truong Quan-Chinh Vietnam*). Entre-temps, l'« Armée de Libération vietnamienne » (*Vietnam Giai Phong Quan*) devint l'« Armée de Défense nationale » (*Ve Quoc Doan*). Il y avait environ 278 étudiants enrôlés dans cette école en septembre 1945¹¹. Giap dota ses premières unités avec l'armement pris sur l'ancienne Garde indochinoise et une grande partie des autres armes françaises livrées par les Japonais au Viet-Minh en août-septembre 1945. Le Viet-Minh achètera des armes aux militaires japonais et chinois, d'autres furent fournies par le marché noir, tant parmi les Chinois de Haiphong et Cholon que dans toute l'Asie où le désarmement mal organisé des Japonais contribuait à un commerce clandestin impressionnant¹².

En 1945, l'armée nationale vietnamienne se développa sous l'impulsion de la direction du ministère de la Défense (*Bo Quoc Phong*), dirigé par Giap, et plus tard son état-major général (*Bo Tong Tham Muu*). Quant aux effectifs, en janvier 1947 certains services des renseignements français estimaient que l'armée vietnamienne pouvait s'appuyer sur 2 000 guérillas formées en Chine au début des années 1940, environ 4 000 ex-tirailleurs vietnamiens formés par les Japonais et absorbés par le Viet-Minh, d'anciens tirailleurs de la Garde indochinoise, quoique très rigoureuse-

10. Vo Nguyen Giap, *Chien dau trong vong vay. Hoi uc* [Lutter dans une situation d'encerclement : Souvenirs], Hanoi, Éditions de l'Armée populaire, 1995, p. 357, et *Chien khu* [Zone de résistance], numéro spécial (le 25 novembre 1945), y compris les photos des officiers américains dans cette école militaire. En effet, il serait très intéressant d'en savoir plus sur les contributions militaires et techniques de ces « alliés américains » à cette époque.

11. Vo Nguyen Giap, *Chien dau trong vong vay*, p. 358-359 ; *Chien Thang*, n° 612 (le 21 octobre 1945), p. 1 ; et *Truong Quan-Chinh Viet-Nam bat dau khai-giang* [L'école politico-militaire commence à enseigner] ; *Cuu Quoc*, n° 43 (le 14 septembre 1945), p. 1.

12. *Le contexte asiatique de la guerre d'Indochine*, section économie de guerre.

ment sélectionnés, des soldats rapatriés de France en 1945-1946 (bien travaillés par la propagande « anticoloniale »¹³) et enfin d'autres recrutés parmi les diasporas vietnamiennes dans le nord-est de la Thaïlande et le sud de la Chine. Au total, il y avait environ 28 000 hommes de troupes dans l'armée vietnamienne en fin 1946. Ce chiffre augmentera à 40 à 45 000 hommes un an plus tard. À cela, il faut ajouter de nombreux groupes de milice, surtout les *tu ve* et les « Volontaires de la mort » (*doi cam tu*). Tant au nord qu'au sud, ces milices, mal armées et mal encadrées mais farouchement endoctrinées, constituaient une force militaire très importante pour le Viet-Minh en 1945-1946, en attendant de pouvoir mettre sur pied une armée régulière au vrai sens du terme¹⁴.

Or, en dépit des efforts notables faits par les Vietnamiens pour développer leur armée au sens classique du mot, en 1945-1946 celle-ci était encore loin d'être préparée pour se battre contre les divisions du général Leclerc. C'est un fait reconnu depuis deux décennies par les militaires vietnamiens directement impliqués dans les événements de l'époque¹⁵. Leurs armes étaient très hétéroclites, des pièces de rechange manquaient, leurs officiers avaient peu d'expérience du combat dur, et leurs troupes étaient mal dirigées. Ne confondons donc pas 1945 avec 1954 (et surtout pas 1975)¹⁶. C'est dans cette situation politique et militaire extrêmement complexe et difficile à résumer en quelques paragraphes que les déserteurs japonais allaient prendre le maquis à la fin de 1945.

Quant aux Vietnamiens opposés au rétablissement de la présence française, ils voyaient dans les déserteurs japonais des guerriers très expérimentés et des techniciens militaires et économiques les plus « modernes ». Quelles que fussent les contradictions inhérentes à la propagande anti-occidentale des Japonais et la violence de leurs propres ambitions impérialistes pendant la première moitié du XX^e siècle, leur discours pro-asiatique et la puissance technique de leur armée, aussi bien que la discipline et le fanatisme devenus légendaires qui la desservaient dans ses troupes provoquaient l'admiration de Vietnamiens et d'Indonésiens¹⁷. Quand Nguyen

13. Note : Propagande dans la formation des tirailleurs vietnamiens en garnison à Carcassonne en 1945, dans HCFIC, n° 6525/Cabinet, le 11 août 1948, d. 716, c. 103, fonds États-Associés, ministère des Affaires étrangères.

14. Voir les livres du colonel Gilbert Bodinier, *1945-1946 : Le retour de la France en Indochine, Textes et documents*, Vincennes, SHAT, 1987, et le général Yves Gras, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Paris, Denoël, 1992. À la veille du déclenchement de la guerre au Nord-Vietnam en 1946, les milices étaient estimées à 8 000 individus à Hanoi. Vuong Thua Vu, *Tuong Thanh trong Chien Dau : Hoi Ky* [Mûri dans la lutte : Mémoires], Hanoi, Éditions de l'Armée populaire, 1979, p. 93.

15. Vuong Thua Vu, *Tuong Thanh*, *op. cit.*, p. 85-86.

16. Si l'on parle beaucoup du rôle du général Vo Nguyen Giap, il est intéressant de noter qu'au début il n'était pas le seul à mener le train militaire. Plusieurs officiers vietnamiens formés en Chine méridionale avant 1945 occupaient des places clés dans la jeune armée vietnamienne. Nous pensons aux généraux Vuong Thua Vu, Nguyen Son, Nguyen Binh, Hoang Sam et Le Thiet Hung parmi d'autres. À ce sujet, nous nous permettons de citer notre article, Entremêlements sino-vietnamiens : Réflexions sur le sud de la Chine et la révolution vietnamienne entre les-deux-guerres, *Approches Asie*, n° 16, 1999, p. 81-108.

17. Depuis la victoire des Japonais sur les Russes en 1905, les Japonais et leurs valeurs militaires focalisaient l'attention de nombreux nationalistes vietnamiens (et asiatiques). Le célèbre anticolonial-

Binh alla rencontrer Ho Chi Minh pour la première fois à Hanoi en 1945, il choisit de mettre des bottes japonaises et de porter une épée et une arme à feu de même provenance¹⁸. Quant au recrutement des déserteurs japonais, un chef militaire important du sud justifia la politique vietnamienne en la comparant à celle des Indonésiens se battant contre les Hollandais. Il la résuma en ces termes à Nguyen Binh à la fin de 1945 : « Nous devons nous baser sur l'exemple de MM. Sjahhir et Sukarno aux Indes néerlandaises [...] qui ont employé les combattants japonais pour semer la panique dans les rangs de l'armée anglo-indienne. »¹⁹ Et ils n'étaient pas les seuls à penser à ce recours : même Chiang Kaishek et Mao Zedong recrutaient des déserteurs japonais pour s'en servir comme techniciens et officiers dans leurs armées²⁰. Il n'est donc pas surprenant que la RDVN exhortât les Japonais à se mettre au service militaire de l'État vietnamien, même très tardivement²¹. Tournons-nous maintenant vers ces déserteurs japonais, pour essayer d'abord de déterminer leurs nombres, leurs motifs et la nature de leur répartition au nord et sud, avant d'aborder leurs rôles au sein du Viet-Minh.

I. LES DÉSERTEURS JAPONAIS PASSÉS AU VIET-MINH

A. *Transfuges en Indochine du Nord*

Déserteur fut plus facile pour les Japonais stationnés au nord du 16^e parallèle que dans la partie méridionale de l'Indochine. Si la France put se réinstaller presque immédiatement dans le sud, les accords du 6 mars conclus à Hanoi limitèrent la présence française au stationnement d'environ 15 000 soldats au Vietnam du Nord. Par ailleurs, les Chinois, eux-mêmes désireux de recruter des Japonais pour leur propre compte, n'exerçaient pas un contrôle aussi sévère que les Anglais le faisaient dans le Sud. Bien que les Japonais fussent théoriquement confinés à des lieux bien précis, dans la pratique ils pouvaient se déplacer assez facilement, quittant les camps de détention le matin pour y retourner le soir. Les Chinois avaient « interné » les Japonais dans certaines régions : environ 20 000 à Quang Yen/Yen Lap, 5 000 à Tourane, 3 000 près de Nam Dinh et

liste, Phan Boi Chau, avait lancé vers 1905 le mouvement *Dong Du* [Voyage vers l'Orient] pour envoyer des centaines d'étudiants au Japon pour subir une formation surtout militaire dans les écoles de guerre japonaises...

18. Nguyen Hung, *Nguyen Binh, op. cit.*, p. 87-88.

19. Garde nationale, VII^e zone militaire, Chi Doi 4, « Huynh Van Tri à Nguyen Binh », n° 402-TM, RDVN, PC du Chi Doi IV, le 11 décembre 1946, traduit en français dans c. 10H3827, SHAT et aussi dans d. 3, c. 10H602, SHAT.

20. Gillin et Etter, *Staying On*, p. 505-515.

21. Voir le tract vietnamien adressé aux déserteurs japonais, « Hoi Binh Si Nhut' Chanh Phu Viet Nam Cong Hoa Dan Chu », traduit dans CTFEQ, BCR, « Les services spéciaux japonais et le problème japonais en Indochine », n° 7804/1000/B.2, daté du 30 décembre 1946, étude du chef de bataillon Barada, p. 179-180, d. 118, c. 57, fonds haut commissaire en Indochine [HCI], CAOM.

3 500 à Hanoi et sans doute beaucoup à Thai Nguyen²². Finalement, la présence chinoise et leur refus de renverser la RDVN avaient permis au Viet-Minh de recruter parmi ces Japonais sans craindre l'intervention directe des Français. Cela ne devait changer qu'après les accords du 6 mars, lorsque les Français jetèrent les premières bases d'une tentative de récupération, qui allait s'accélérer davantage en septembre 1946 avec le départ final des forces chinoises.

Au moment de la capitulation japonaise, on estimait à environ 97 000 les militaires et civils nippons stationnés en Indochine²³. D'après les sources japonaises et américaines, on estimait que vers fin septembre ou octobre 1945, il y avait 30 000 militaires et 1 500 civils au Tonkin et 18 000 militaires et 500 civils en Annam au nord du 16^e parallèle, soit au total : 48 000 militaires et 2 000 civils²⁴. D'après une source américaine, 30 500 Japonais auraient quitté le Tonkin par le port de Haiphong le 29 avril 1946 ; 1 500 civils auraient été évacués vers le Japon, et 3 000 encore se seraient réfugiés clandestinement à Hainan, ce qui laissait estimer qu'environ 15 000 Japonais restaient dans une position « indéterminée » (mais pas forcément comme déserteurs) en Indochine du Nord à la fin de décembre 1946²⁵. Rappelons que tous ces chiffres sont approximatifs, comme l'a justement souligné le conseiller diplomatique du haut-commissariat en Indochine en 1948²⁶.

En ce qui concerne les déserteurs à proprement parler, en 1946 un rapport militaire japonais faisait état en 1946 de 800 déserteurs²⁷. Un rapport basé sur des documents saisis sur le Viet-Minh et les déclarations des déserteurs japonais ralliés ont permis à une commission française d'estimer leur nombre en décembre 1946 au Tonkin et en Annam à environ 4 000 au nord du 16^e parallèle²⁸. Ce chiffre nous semble proche de la vérité, mais sans doute représente-t-il un maximum qui ne va pas cesser de dimi-

22. CSTFEO, EM/2B, n° 1530/2, Note sur les Japonais au Tonkin, Saigon, le 21 février 1946, p. 1, c. 10H4309, SHAT et Activité Viet Minh, d. janvier 1946, c. 10H600, SHAT.

23. Présidence du Conseil, état-major de la Défense nationale, 2^e Section, n° 958/DN/2, Note de renseignements : Les Japonais en Indochine », Paris, le 27 février 1947, p. 1, d. 6, c. 4Q43, SHAT. Une source militaire japonaise donne le chiffre de 99 284 pour 38^e armée. Kiyoko Kurusu Nitz, Independence without nationalists ? The Japanese and Vietnamese nationalism during the Japanese period, 1940-1945, *Journal of Southeast Asian Studies*, vol. XV, n° 1 (mars 1984), p. 130.

24. Le problème japonais en Indochine, p. 138.

25. Le problème japonais en Indochine, p. 138-139, et Hanoi to Secretary of State, le 18 avril 1946, 851G.00/4-1846, Archives du Département d'État américain [dorénavant cité ADEA]. Au Tonkin, ils étaient concentrés à Cat Ba, Van Ly, Thai Nguyen, Phuc Yen, Hoa Binh, Dong Trieu et Hanoi.

26. HCFIC, AP, Éléments japonais demeurés en Indochine, ° 865/CP/Sat, le 11 juin 1948, d. 375, c. 121, HCI, CAOM.

27. Quartier général de la 38^e armée, Jokyo hokoku (Hokubu Futsuin) [Rapport sur la situation : L'Indochine du Nord], daté du 30 avril 1946, Bibliothèque de l'Institut national des études militaires, Japon. Je tiens à remercier Kyoichi Tachikawa pour ce document et sa traduction.

28. Fiche n° 7, dans CSTFEO, EM/2B, Le général de corps d'armée Valluy, commandant supérieur des TFEQ, à M. le Conseiller de la République, Haut-Commissariat de France en Indochine, n° 2818/2, le 10 juillet 1947, Saigon, signé Valluy, sous dossier : Fiches pour dossier ONU, d. 3, c. 10H602, SHAT.

nuer ultérieurement en raison des ralliements, des disparitions, des décès en bataille, des maladies et, plus rarement, des suicides. Démoralisés par les conditions de guerre dans les camps Viet-Minh et fatigués par un traitement parfois très dur, plusieurs Japonais quitteront le Viet-Minh pour rentrer chez eux. D'autres, déçus par le bas niveau des troupes Viet-Minh, l'abandonnèrent également²⁹. En avril-septembre 1946, ayant militairement repris pied au nord, les Français mirent en place la « Mission Tokyo », qui visait à récupérer les déserteurs japonais en Indochine du Nord. Les « retours » furent limités, cependant. La surveillance policière de la RDVN demeura très étroite. Même plus tard, lorsque le fameux colonel Saito arriva pour mettre en œuvre des recherches de déserteurs, ce qu'il avait si bien réussi dans le Sud (voir *infra*), il se heurta à une surveillance Viet-Minh efficace³⁰. Finalement, le Viet-Minh cacha ou fit exécuter parfois des déserteurs japonais (et Européens) devenus suspects ou qui en savaient trop pour qu'on pût risquer de les laisser faire des révélations aux services de renseignements étrangers³¹.

Le problème pour l'historien réside dans la difficulté d'établir un recensement précis du nombre des déserteurs véritablement passés au service du Viet-Minh. En l'occurrence, sur les 4 000 déserteurs attestés au Nord, nous pensons qu'une forte proportion n'a pas forcément rejoint le Viet-Minh. Il faut raisonnablement estimer à 2 000 au maximum le nombre des Japonais effectivement employés dans ses rangs entre 1945 et 1950. Ajoutons à nouveau qu'au fil des années ce recrutement se fera inexorablement à la baisse.

B. Déserteurs en Indochine du Sud

En Indochine au sud du 16^e parallèle, au moment de la capitulation japonaise, on estimait qu'il y avait environ 68 000 hommes de troupes japonaises, y compris 3 000 civils³². Environ 20 000 Japonais furent rapatriés par le cap Saint-Jacques en avril 1946 et la plupart des autres dans les mois suivants. Les désertions eurent lieu juste après la capitulation japo-

29. Un carnet de route rédigé par un instructeur japonais dans le bataillon (*dai doi*) « Pham Hong Thai » ne laisse aucun doute à ce sujet. Parlant de ses camarades vietnamiens, il écrit sèchement : « C'est un groupe d'idiots. Leur discipline est encore inférieure », SDJ, n° 53, DJ, n° 95, le 26 juillet 1946, Objet : Traduction de journal écrit par un déserteur japonais, d. Renseignements, c. 10H4363, SHAT.

30. Uy Ban Khang Chien Hanh Chinh *Nam Bo*, So Cong An *Nam Bo*, Hoat dong cua gian diep [Saito] cua nguoi Nhut o Viet Nam [Activités de l'espion japonais Saito au Vietnam], n° 135-A-2, daté du 5 février 1950, d. 4-D-IV, c. 10H4356, SHAT et CTFIN, EM/2B, Note au sujet de Saito, Mission J, n° 4732/2, le 19 octobre 1948, d. Japonais, 1946-1954, c. 10H2959, SHAT.

31. Voir Extrait et traduction d'une circulaire de la RDVN publiée dans *Chien Dau* [La Lutte], daté du 19 juin 1948, valeur : A/1, dans d. D414, c. 90, fonds États-Associés, Archives du ministère des Affaires étrangères ; SDJ, n° 75, DJ, n° 29, le 25 janvier 1948, Objet : 8^e rapport de l'opération C, d. Renseignements, c. 10H4363, SHAT ; et l'ordre de Nguyen Binh au sujet des retours, traduit dans d. 1249, c. 138-139, Nouveau Fonds, CAOM.

32. Mission de contrôle de l'armée japonaise, n° 4279/SDJ, Le problème des déserteurs japonais en Indochine du Sud, le 7 août 1946, p. 2, d. Mission de récupération, c. 10H4363, SHAT.

naise. Inquiets de leur sort sous l'occupation imminente des Alliés, beaucoup de Japonais disparurent sans attendre de découvrir la politique anglaise, surtout les criminels de guerre. Au début de 1946, le Haut Commandement japonais donnait le chiffre « officiel » de 620 déserteurs pour l'Indochine du Sud, ce qu'un observateur militaire français considérait comme « bien en dessous de la vérité »³³. Une synthèse française de cette question, effectuée fin 1946, estimait qu'il y avait environ 1 000 Japonais qui désertèrent au lendemain de la capitulation. Cette étude calculait qu'en décembre 1946 environ 560 sur le nombre de transfuges s'éparpillèrent dans les provinces de Tay Ninh, Thu Dau Mot, My Tho, Saigon-Cholon, Bien Hoa et Rach Gia³⁴. Une autre étude conclut que le « chiffre initial d'un millier de déserteurs pour la Cochinchine, le Cambodge et le sud Annam semble assez près de la vérité »³⁵. Se basant en partie sur les archives des Britanniques, une autre estimation dénombrait, « en gros », les déserteurs à un millier d'individus vers mars 1946³⁶. En effet, selon le service de renseignements militaire du *Supreme Allied Commander*, il y avait, au 30 mars 1946 dans le sud de l'Indochine, parmi les « *dead, deserted or missing* », 731 soldats et 76 civils attachés à l'armée japonaise ; 59 marins ; 61 civils attachée à la marine impériale, soit au total 927 hommes³⁷. On aurait tort, à notre sens, de croire que sur ce dernier chiffre d'environ un millier d'hommes établi par les Britanniques, tous étaient des déserteurs.

Encore une fois, le dénombrement doit être revu à la baisse sous la présence française. En Indochine du Sud, à la différence du Nord, les Français ont pu s'attaquer au « problème japonais » beaucoup plus tôt. Au début de novembre 1945 et à la fin d'avril 1946, 250 000 tracts rédigés en japonais avaient été lancés en zone Viet-Minh, et 180 000 distribués par des unités japonaises. Jusqu'au 22 avril 1946, les recherches des déserteurs japonais furent laissées aux autorités japonaises. 168 déserteurs rentrèrent avant cette date, dont 84 grâce à ces équipes japonaises de recherche. À partir du 22 avril, une recherche plus méthodique fut élaborée sous la direction de la « Mission de contrôle de l'armée japonaise » à Saigon. Cette Mission comprenait 200 officiers et hommes de troupes

33. CSTFEO, EM/2B, n° 1895/2, Saigon, le 22 mars 1946, Activités japonaises, d. février 1946, c. 10H600, SHAT.

34. Le problème des déserteurs japonais en Indochine du Sud, Saigon, le 7 août 1946, p. 2, et aussi Le problème japonais en Indochine, p. 136.

35. Le problème des déserteurs japonais en Indochine du Sud, p. 2.

36. CSTFEO, EM/2B, n° 1895/2, Saigon, le 22 mars 1946, Activités japonaises, d. février 1946, c. 10H600, SHAT.

37. Intelligence Division, Headquarters, Supreme Allied Commander, South East Asia, Japanese Demobilisation Report n° 7, daté du 30 mars 1946, p. 5, WO203/4940, Public Records Office. Pour le Siam, on estimait qu'il y avait environ 220 « *dead, deserted or missing* », 148 en Birmanie, 521 en Malaisie, 527 au Sumatra, 636 à Java, 25 à Bali, 1 663 au British Borneo, etc. Pour le total de l'Asie du Sud-Est, on comptait environ 10 275 « *dead, deserted or missing* ». Voir *Id.* Un officier japonais stationné en Indonésie pendant la guerre révéla dans ses souvenirs qu'il y avait environ 1 700 déserteurs japonais en Indonésie après la capitulation. Takao Fusayama, *A Japanese Memoir of Sumatra 1945-1946 : Love and Hatred in the Liberation War*, Ithaca, Cornell Modern Indonesia Project, 1993, p. 102. Ce chiffre nous semble exagéré.

envoyés en détachement à la recherche des déserteurs. Or, ils n'en ont récupéré que 10³⁸. Suite à cet échec, à partir de mi-juillet, une « Mission de contrôle des déserteurs japonais » (SDJ) sous la direction d'un officier français parlant couramment le japonais fut créée. Après la mort de ce Français, le colonel Saito, officier de l'ancien état-major de la 55^e Division en Birmanie et un homme formé dans les écoles de service de renseignements japonais, prit en main les recherches au *Nam Bo*³⁹. Jusqu'en 1948, le colonel Saito fit rentrer environ 350 déserteurs japonais en Indochine du Sud. En raison de ce succès, il fut envoyé au nord pour tenter de monter une mission semblable, mais avec moins de réussite (voir *supra*)⁴⁰. En prenant en compte toutes ces sources et vu le manque d'autres sources plus fiables, il nous semble permis de dire qu'il y avait environ 5 ou 600 déserteurs dans le Sud à la fin de 1946. Si on inclut le succès de Saito en 1948, il ne pouvait y avoir plus de 300 déserteurs dans le *Nam Bo* après 1948.

C. Motifs des désertions japonaises⁴¹

On aurait tout à fait tort de croire que les simples soldats japonais qui sont passés du côté du Viet-Minh (ou des indépendantistes indonésiens) l'ont tous fait pour des motivations « pro-asiatiques » ou « anti-occidentales ». Celles-ci comptaient, nous le verrons, mais très souvent ils partaient parce qu'ils avaient tout simplement peur d'être arrêtés par les alliés, jugés comme des criminels de guerre et exécutés. Ce fut surtout le cas dans l'Indochine du Sud, où la réoccupation rapide par les troupes anglo-indiennes, suivies par les divisions du général Leclerc, ne laissait que peu de temps pour y réfléchir⁴².

Les raisons expliquant la plupart des désertions sont, en fin de compte, ordinaires. Parmi les non-officiers, en particulier, beaucoup de soldats et civils japonais préféraient rester en Indochine, où les possibilités économiques étaient considérablement meilleures qu'au Japon, économiquement et militairement dévasté par la guerre. Parmi eux, beaucoup vont préférer troquer leur armes et changer leur noms pour ouvrir des petits commerces, des services de transport en commun et des maisons d'import-export tant en zone Viet-Minh qu'à Saigon ou Haiphong, sous contrôle français⁴³. Quelques-uns choisirent même de recommencer leurs

38. Le problème japonais en Indochine, p. 142-144.

39. *Id.*

40. CFTFIC, EM/2B, Note au sujet de Saito, Mission J, n° 4732/2, Hanoi, le 19 octobre 1948, p. 1, d. Japonais 1946-1954, c. 10H4363, SHAT.

41. Sur cette question, on peut se rapporter au roman très intéressant de Michio Takeyama, *Harp of Burma*, Rutland, États-Unis, Charles E. Tuttle Co., 28^e éd., 1999.

42. Le problème japonais en Indochine, p. 146, et Furuta Môtô et Oka Kazuaki, Tu binh linh quan doi thien hoang den chien si Viet Minh [D'un soldat de l'armée impériale à un officier dans le Viet Minh], in Van Tao (éd.), *Cach mang thang tam : Mot so van de lich su* [La révolution d'août : Quelques questions historiques], Hanoi, Maison d'édition des sciences sociales, 1995, p. 315-316.

métiers agricoles antérieurs en se reconvertissant en cultivateurs au Vietnam. Nombreux parmi ces transfuges étaient mariés à des femmes vietnamiennes. Parmi les officiers de la *Kempetai* ou des services de renseignements militaires, beaucoup parlaient le vietnamien et/ou le chinois, et possédaient une connaissance culturelle et économique approfondie du pays. Plusieurs d'entre eux y restèrent pour gagner de l'argent.

Le rapatriement des Japonais étant initialement censé s'échelonner sur cinq ans, certains ont décidé de tenter leur chance en Indochine plutôt que d'attendre dans un camp d'internement leur rapatriement au Japon. D'autres, véritablement indigents, ont été séduits par les promesses d'un traitement préférentiel dans l'armée de la RDVN, qui se réalisèrent dans bien des cas, du moins au début. Il y avait aussi le « choix de masse », une situation psychologique dans laquelle un officier pouvait faire partir ses hommes grâce aux liens d'amitié et de loyauté forgés dans les combats antérieurs. Si on étudie de très près la liste des 400 noms japonais absents à l'embarquement à Haiphong en mars-avril 1946, on remarquera que 98 hommes appartenaient au 82^e régiment d'infanterie, soit environ 25 % du total ; 70 appartenaient au 34^e BGI, soit 17,5 % du total ; et 40 appartenaient au 83^e RI, soit 10 %⁴⁴. Il est difficile de croire que ces simples soldats soient partis tous pour des motivations « pro-Viet-Minh ». Ils avaient sans doute peur d'être arrêtés et condamnés par les Alliés.

Il faut également souligner que l'incorporation de plusieurs Japonais dans les rangs du Viet-Minh s'est faite parfois contre leur gré : ils ont été tout simplement capturés et obligés de travailler comme techniciens et conseillers pour le Viet-Minh. Vu l'état critique de la RDVN à partir du 20 décembre 1946, les dirigeants vietnamiens n'ont fait en quelque sorte que suivre une vieille pratique de l'Asie du Sud-Est (plutôt thaïe, en fait, que vietnamienne) qui visait à enlever des « otages » ou « esclaves » susceptibles d'apporter des compétences techniques qui faisaient défaut chez soi. Les dirigeants de la RDVN savaient parfaitement bien qu'une fois écartés des villes par l'armée française, il leur faudrait des ingénieurs, techniciens et administrateurs éduqués pour faire fonctionner un État de guerre. En quittant Hanoi en décembre 1946, la RDVN a pris en otage des médecins et des hommes instruits comme Pham Le Bong et Nguyen Tien Lang. Nguyen Tien Lang, secrétaire du résident supérieur français dans les années 1930, fit office de secrétaire personnel du général Nguyen Son, chef des forces militaires du LK IV jusqu'en 1950. Plusieurs dizaines de

43. Nous avons trouvé trace de ces Japonais dans les archives de la RDVN. Voir, entre autres, les demandes de naturalisation de Tomisawa dans Phong Hanh Chinh, Uy ban Hanh chinh Bac bo kinh gui ong Bo truong bo Tu Phap, Hanoi, n° 87/HC, le 13 août 1946, d. Xin nhap quoc tich Viet Nam, c. 9, gouvernement de fait, CAOM.

44. Liste des déserteurs japonais absents à l'embarquement à Haiphong en mars, avril 1946, établis d'après des documents américains, c. 10H2959, SHAT, confirmé en partie par les sources japonaises, citées par Furuta Môtô et Oka Kazuaki, Tu binh linh quan doi thien hoang den chien si Viet Minh, p. 315-316.

Japonais, sinon plus, ont été « recrutés » de cette façon, surtout pour servir dans les casernes et arsenaux Viet-Minh à Thai Nguyen en 1946⁴⁵.

Soulignons que tous les déserteurs japonais ne passèrent pas au Viet-Minh. Ce fut surtout le cas dans le Sud, où l'armée et les services de renseignements nippons avaient longtemps collaboré avec les Cao Dai. On retrouve plusieurs déserteurs dans les rangs Cao Dai auprès du général Trinh Minh The même. Le capitaine Kanetoshi, jeune officier de la 55^e division en Birmanie, travaillait pour ce « général ». Lors d'une conversation avec le colonel Saito, le « pape » des Cao Dai, Pham Cong Tac, dit de Kanetoshi : « Il est notre maître. » Il y avait aussi une dizaine de Japonais travaillant pour les Binh Xuyen dirigés par Le Van Vien (« Bay Vien »)⁴⁶. Bien qu'il nous ait été impossible de distinguer précisément le nombre de dissidents japonais chez ces deux groupes, celui-ci n'excédait sûrement pas une centaine d'hommes. Au nord, comme en Chine, plusieurs Japonais décidèrent de servir dans les rangs des nationalistes non-communistes (les *Quoc Dan Dang*), opposés au retour des Français tout comme à l'arrivée du PCI au pouvoir. Pourtant, la présence des Japonais dans les rangs du VNQDD ne dura pas longtemps, surtout quand ce dernier fut presque entièrement anéanti par le Viet-Minh à la mi-1946⁴⁷.

Quels furent les autres motifs pour franchir le pas ? Notons rapidement le facteur psychologique. On a pu constater, par exemple, une recrudescence d'évasions japonaises en zone Viet-Minh suite à la déclaration de l'empereur japonais au début de 1946⁴⁸, dans laquelle il répudiait le mythe de la divinité de la dynastie impériale. Cette répudiation semait un malaise profond dans l'esprit de ces élites fortement endoctrinées et façonnées dans le culte de l'empereur divin, les perturbant et les poussant à s'isoler dans le maquis et tomber dans les bras du Viet-Minh qui leur offrait au moins de quoi vivre et un travail apprécié. De plus, certains officiers japonais désertèrent pour continuer la bataille contre les « blancs » et pour les « Asiatiques ». À ce sujet, rappelons que parmi les déserteurs, certains officiers avaient été formés dans des écoles militaires ultra-nationalistes et panasiatiques les plus secrètes. C'est le cas des officiers formés dans l'*École Nakano*. Les Japonais qui passaient par cette école d'élite, dit une étude militaire, « ont subi l'influence d'une mystique panasiatique et étaient initiés aux projets les plus vastes et les plus secrets de la politique d'expansion japonaise et recevaient une instruction technique spéciale

45. *Contexte asiatique de la guerre d'Indochine*, section japonaise.

46. CSFFEO, EM, Mission de contrôle de l'armée japonaise, « Capitaine Kanetoshi », n° 685 [?]/SDG, Saigon, le 9 octobre 1946, c. 10H4363, SHAT. Saito arracha un autre officier japonais, M. Matsumoto, aux mains du colonel Trinh Minh The. SDJ, n° 640Z, DJ n° 139, « Projet de récupération générale des Djs en Cochinchine et en Annam du Sud », le 12 septembre 1948, d. Mission de récupération, c. 10H4363, SHAT.

47. Bui Diem, avec David Chanoff, *In the Jaws of History*, Bloomington, Indiana University Press, 1999, 2^e éd., p. 41 et CTFIN, EM/BRN, non numéroté, Liste des Japonais dont la présence a été repérée en Indochine du Nord depuis le 21 avril 1946, c. 10H2959, SHAT.

48. Le problème japonais en Indochine, p. 4.

pour la zone géopolitique dans laquelle ils allaient prendre en charge ». Les Alliés pensaient que ces hommes avaient probablement bénéficié d'une protection toute spéciale de la part de l'état-major du maréchal Terauchi, ce qui leur permettait d'échapper aux recherches des Alliés. D'après certains documents saisis par ceux-ci à la fin de la guerre, il est possible que certains officiers japonais passèrent au Viet-Minh sur un ordre exprès du Haut Commandement japonais à la mi-août⁴⁹. D'ailleurs, bien que durement mis à l'épreuve en Birmanie, le Corps expéditionnaire japonais n'a jamais été battu au vrai sens du mot, ni sur la péninsule indochinoise, ni en Indonésie. Certains parmi ces officiers devaient avaler très amèrement l'idée de capituler devant les Européens sans se battre. Dégoûtés par leur débâcle inattendue et la répudiation de l'empereur, plusieurs ont tout simplement disparu pour ne jamais revenir dans un pays qui ne voulait plus les écouter. Cela semble être le cas de la 55^e division en particulier⁵⁰.

Si le nombre des hommes de Nakano ou même le chiffre global des quelques milliers de déserteurs japonais pour tout le Vietnam en 1945-1946 sont relativement restreints, soulignons qu'il ne s'agissait pas d'un problème de « quantité » mais plutôt de « qualité ». Ce qui explique pourquoi, même en 1948, le général Valluy demanda au général Pechkoff, alors représentant de la France au Japon, d'intervenir personnellement auprès du général MacArthur pour obtenir que l'empereur fit un appel de ralliement aux déserteurs en Indochine. Sans aucun effet. Les Américains indiquèrent que l'empereur ne possédait plus ce droit⁵¹. Il nous reste à savoir ce que ces déserteurs apportaient au juste.

II. LES DÉBUTS DE LA COLLUSION NIPPO-VIET-MINH, 1945

A. Le Nord

Au Bac Bo, les premiers contacts nippo-vietnamiens eurent un caractère à la fois diplomatique et militaire. Cette coopération diplomatique était plus restreinte dans le temps et l'espace. Elle se manifestait à travers quelques intellectuels japonais de gauche, formés en France dans les années 1920 et 1930, et attachés aux services diplomatique et militaire en Indochine pendant la guerre. Certains sont restés au Vietnam après guerre. Bien que très peu nombreux, ils exercèrent une certaine influence

49. Id., p. 37.

50. Ce sentiment se fit sentir d'une façon étonnante à travers les explications données par plusieurs déserteurs ralliés au côté français en 1947. *Le contexte asiatique de la guerre d'Indochine*, section japonaise.

51. Pechkoff au ministère des Affaires étrangères, n° 65/AS, le 21 janvier 1948 ; Ministère des Affaires étrangères au général Valluy, n° 13/AS, le 15 janvier 1948 ; et General Headquarters, Supreme Commander for the Allied Powers, Diplomatic Section, Memorandum : Former Japanese Soldiers Fighting in Indochina, AG091, 16 January 1948, signé Sebald, d. 375, c. 121, HCl, CAOM.

au Nord jusqu'aux accords du 6 mars. Parmi eux, l'homme le plus remarquable est un lettré occidentalisé nommé Kiyoshi Komatsu⁵². Né le 13 juin 1900 à Kobe, Komatsu vint en France en 1921 où il se mit rapidement à apprendre le français pour devenir par la suite l'un des plus célèbres écrivains japonais de culture française. Plus tard, il se targua de l'amitié d'André Malraux et même de celle de Georges Bidault. Mais chose beaucoup plus significative pour notre propos, Komatsu avait déjà fait la connaissance de Ho Chi Minh à Paris en 1921⁵³. Ils se connaissaient donc en 1945. Pendant l'occupation japonaise, Komatsu avait travaillé étroitement avec divers groupes vietnamiens réclamant l'indépendance nationale, surtout dans le sud. Après la prise du pouvoir par le Viet-Minh, en novembre 1945, Komatsu vint à Hanoi et y créa un « Comité international d'aide et soutien au gouvernement de la RDVN ». Komatsu le dirigea en collaboration avec un Français d'origine russe nommé Solovieff, qui avait fait du commerce en Extrême-Orient depuis les années 1930, un certain Allen, aussi français et apparemment trafiquant bien connu d'avant la guerre du Pacifique, un Américain non-identifié et des Vietnamiens représentant des partis nationalistes divers. Mais le collaborateur le plus important pour Komatsu était son compatriote, Komaki Oomiya. Aussi formé en France dans les années 1920, Oomiya parlait un français impeccable. Depuis les années 1930, il avait travaillé en Indochine en tant que spécialiste des questions minières, bancaires et juridiques. Comme Komatsu, pendant la guerre il travailla en secret avec les nationalistes vietnamiens opposés à la présence française. Bien que cette organisation semble avoir reçu le feu vert de la part des Chinois et des Américains à Hanoi en 1945, on ne sait toujours pas si elle représentait une initiative individuelle ou si elle était soutenue par un organisme officiel. En tout cas, l'idée principale était d'aider le Vietnam sur le plan diplomatique, la jeune République n'ayant été reconnue par aucune nation étrangère. Selon un historien japonais, suite à sa libération d'un camp d'internement par un « agent soviétique », Oomiya se mit à travailler comme un intermédiaire entre les Vietnamiens, les Français et les délégués chinois et soviétiques, en particulier pendant la négociation des accords du 6 mars⁵⁴.

52. Voir l'excellent article, inédit, de Vinh Sinh, *Komatsu and France Indochina*, à paraître, exemplaire communiqué généreusement par l'auteur.

53. Lettre de Komatsu adressée à Nguyen Ai Quoc, daté du 19 novembre 1921, d. 1920, Notes de la sûreté, c. 364, fonds Service de protection du corps expéditionnaire, CAOM, et *Le problème japonais*, p. 160.

54. Sur Solovieff et Oomiya, voir Kiyoko Kurusu Nitz, *Independence without Nationalists ?*, p. 117-124, 131-132 ; *Le problème japonais*, p. 162-166 ; et Archimedes L. A. Patti, *Why Viet Nam ?*, Berkeley, EU, University of California Press, 1980, p. 176-181, 304-306, 553, 563. D'après une source française, Jean Sainteny, commissaire de la République au Tonkin et le négociateur principal des accords du 6 mars, connaissait très bien Solovieff. Sainteny lui a confié « personnellement plusieurs missions aussi périlleuses que délicates et n'a pas hésité à rendre hommage à Solovieff pour les services qu'il a rendus à la cause française pendant une période critique ». Solovieff est rentré en France « en ami en 1946 », restant « en relation avec l'ambassade russe à Paris ». Cité dans SSHCNV, Notice de renseignements concernant M. Solovieff, n° 4079/ST, le 8 août 1951, d. Étrangers, 1947-1953, c. 10H2959, SHAT.

Bien entendu, les autorités françaises mirent immédiatement fin à cette organisation après leur réinstallation partielle au nord suite aux accords de mars.

Nous avons cependant trouvé la trace d'une autre organisation connue sous un nom similaire, à savoir l'« Organisme de collaboration et d'entr'aide pour l'indépendance du Vietnam ». Cette entité fut créée, semble-t-il, pour prendre la relève de celle de Komatsu. D'après les dires d'un Japonais qui en faisait partie, cet « Organisme de collaboration » fonctionnait en zone Nord après les accords du 6 mars sous la direction du lieutenant-colonel Mukaiyama et de son adjoint, le commandant Oshima. Ces officiers s'efforçaient d'aider par tous les moyens le Vietnam à obtenir son indépendance, faire naturaliser les déserteurs japonais comme « nouveaux [citoyens] vietnamiens » (*Vietnam Moi*) et jeter les bases d'un nouveau rapport entre le Japon et le Vietnam pour l'avenir. Ils refusaient évidemment d'obéir au rescrit impérial ordonnant de se rendre aux troupes alliées. Pour des raisons stratégiques et surtout économiques, ils avaient ancré leur organisation jusqu'au-boutiste dans les régions de Thai Nguyen, Phu Tho et Tuyen Quang. Selon le même témoin, leurs effectifs se chiffraient environ à 1 500 combattants et 600 hommes travaillant dans les ateliers et services militaires de la RDVN. Nous savons qu'un atelier de fabrication d'armes japonaises fonctionnait à Thai Nguyen en 1946, et nos chiffres confirment une présence de déserteurs japonais très élevée dans cette même province⁵⁵. En fait, si on étudie une liste de 799 déserteurs japonais identifiés par les Français au Nord-Vietnam en novembre 1946, on peut constater que 595 se trouvaient dans la province de Thai Nguyen, soit 75 % du nombre total des personnes identifiées sur cette liste. Environ 280 d'entre eux furent employés dans les arsenaux du Viet-Minh s'y trouvant⁵⁶. À notre avis, c'est ce soutien militaire, et non diplomatique, qui intéressait le plus les Vietnamiens en fin 1945.

B. Le Sud

Des ouvertures semblables se produisirent au même moment dans le Sud à la fin de 1945. Le 12 octobre, une réunion du « Comité de résistance de l'est du *Nam Bo* » (*Uy Ban Khang Chien Mien Dong Nam Bo*) eut lieu à Bien Hoa pour discuter de la question japonaise. Y furent présents, entre autres : l'un des délégués gouvernementaux envoyé dans le sud par Ho Chi Minh, Vu Duc (Hoang Dinh Giong), Huynh Van Nghe (un membre du PCI qui avait travaillé dans des organisations secrètes à Bangkok au début des années 1940) et le vétéran communiste Ha Huy Giap. Dans cette assemblée Vu Duc évaluait la position des déserteurs japonais à

55. Le problème japonais, p. 166-170, et Présidence du Conseil, EM/DN, 2^e Section, Les Japonais en Indochine, n° 958/DN/2, le 27 février 1947, p. 1-3, d. 6, c. 4Q43, SHAT.

56. Mission Tokio, Recensement des Japonais en Indochine du Nord, effectué à Hanoi le 19 novembre 1946, c. 10H2959, SHAT.

l'égard du Viet-Minh. On l'informa qu'ils étaient mitigés à son sujet, partagés en fonction des régions. Cependant, certains Japonais leur avaient témoigné de la sympathie (oubliant d'ajouter dans le compte rendu écrit que d'autres Japonais avaient écrasé une partie de troupes sudistes lors de la réoccupation française). Après de longues discussions, Vu Duc divisa les déserteurs japonais au *Nam Bo* en trois groupes principaux, à savoir : les « neutres », les « éléments nationaux sociaux » et ceux qui voulaient les « aider tacitement ». Vu Duc désignait le troisième groupe les « éléments révolutionnaires », digne de recrutement par le Viet-Minh : « Comme nous sommes l'armée révolutionnaire, nous pouvons rallier tous ces révolutionnaires japonais pour nous aider. » Duc demanda que soit créé un « comité officiel » pour entrer en liaison avec eux⁵⁷. Sans doute au courant de ces directives, en janvier 1946, Huynh Kim Truong, un commandant Viet-Minh du Sud, approuva entièrement le recrutement des Japonais déjà effectué par ses subordonnés : « Nous apprenons que vous avez envoyé un émissaire recruter des Japonais, vous avez notre entière approbation à ce sujet, nous vous souhaitons un brillant résultat. »⁵⁸ Des souvenirs militaires récemment publiés au Vietnam confirment la présence de transfuges japonais dans les rangs du Viet-Minh du Sud à la fin de 1945⁵⁹.

III. CONTRIBUTIONS JAPONAISES AU VIET-MINH, 1945-1950

Les contributions des déserteurs japonais au Viet-Minh au début de la guerre peuvent être classées sous deux catégories majeures : 1 / militaire ; et 2 / technico-scientifique. La première était de loin la plus notable.

A. Contributions militaires

La formation des officiers et des cadres militaires fut une priorité de premier ordre pour la RDVN en 1945. Outre une poignée d'hommes formés dans les écoles militaires de la Chine, le Viet-Minh n'avait presque pas d'autres officiers supérieurs. Et le fait que la colonisation n'avait formé que peu d'officiers *supérieurs* vietnamiens avant la guerre aggravait une insuffisance déjà critique, surtout dans le Sud pour les raisons évoquées ci-dessus. Il est donc peu surprenant que le Viet-Minh ait utilisé l'apport militaire important que les soldats et surtout les officiers japonais demeurent

57. Traduction du document saisi : Procès-verbal : Une réunion extraordinaire du Comité de résistance de l'Est *Nam Bo* Vietnam, daté le 12 octobre 1945, signé Pham Van Nhan et Huynh Van Nghe, dans CSFF, EM/2B, n° 660/2, le 9 décembre 1945, c. 10H528, SHAT.

58. Régiment I, n° 35/BTM, Lettre de Huynh Kim Truong à Nguyen Van Ngo [Quy], Thu Dau Mot, le 16 janvier 1946, traduit dans d. Affaires avec [les] Japonais, c. 10H4363, SHAT.

59. Bo Quoc Phong, *Phong trao Nam Tien (1945-1946)* [Le mouvement vers le Sud (1945-1946)], Hanoi, Éditions de l'Armée populaire, 1997, p. 130 ; Nguyen Hung, *Nguyen Binh*, *op. cit.*, p. 175, 191-192 ; Vuong Thua Vu, *Truong Thanh*, *op. cit.*, p. 79, 92-93 ; et Thai-Lan, *Ai Giét Trung Tuong Nguyen Binh ?* [Qui tua le général de division Nguyen Binh ?], Saigon, 1960, p. 70.

rés au Vietnam représentaient. Ngo Van Chieu, un militaire vietnamien formé dans l'une des premières écoles d'officiers créée à Hanoi en 1945-1946, nous révèle dans ses souvenirs qu'un « ancien lieutenant-colonel à l'état-major de la 38^e armée nipponne » travaillait comme « conseiller technique » auprès de l'instructeur vietnamien de cette école⁶⁰.

Quang Ngai et le rôle des officiers japonais dans les écoles militaires

Les Japonais déserteurs ont joué un rôle particulièrement important dans le fonctionnement de l'« École secondaire de l'infanterie de Quang Ngai » (*Truong luc quan trung hoc Quang Ngai*) de 1946 à 1949⁶¹. Créée par Nguyen Son, cette école d'officiers comprenait du moins six officiers japonais qui servaient comme instructeurs militaires, selon une source française. Ils étaient connus sous leurs noms vietnamiens : Hung, Tam, Ngoc, Thong, Quang et Tong⁶². Un autre document fait état de : « Nguyen Van Thong » (Ishii Takuo), « Phan Lai » (Ikari Kazumasa), « Nguyen Thinh Tam » (Saitoh), « Minh Ngoc » (Nakahara Mitsunobu), « Long » (Konishi ?) et « Hai » (Nabeyasi). Sur ces 6 noms, chacun travaillait comme instructeur militaire⁶³. Sur une autre liste de 46 officiers et sous-officiers présents dans les rangs du Viet-Minh dans la partie méridionale du Trung Bo en 1948, 36 servaient également comme instructeurs militaires, soit 78 % du total⁶⁴. Une source estime qu'il y avait environ 200 transfuges japonais à Quang Ngai⁶⁵.

Des souvenirs récemment publiés par des Vietnamiens et des Japonais attachés à l'École de Quang Ngai à l'époque recoupent ces sources françaises de très près. Dans un récit apparu récemment au Vietnam, Nakahara Mitsunobu, c'est-à-dire Minh Ngoc lui-même, confirme son rôle dans l'École de Quang Ngai et sa collaboration militaire avec le général Nguyen Son. C'est le général lui-même qui le convainquit, ainsi qu'un autre officier nommé « Ikawa », de participer à la cause vietnamienne. Au début de 1946 ces deux Japonais se rendirent ensuite à Tuy Hoa pour

60. Ngo Van Chieu, *Journal d'un combattant viet-minh*, Paris, Seuil, 1955, p. 94.

61. Sur cette école, voir Vo Nguyen Giap, *Chien dau trong vong vay*, p. 360, et *Tu dien bach khoa quan su Viet Nam* [Dictionnaire encyclopédique de l'armée vietnamienne], Hanoi, Éditions de l'armée populaire, 1996, p. 888.

62. CSTFEO, EM/2B, Rapport sur la collusion nippo-viet minh, n° 3787/2, le 9 août 1946, p. 6, d. Mission française aux Indes, c. 10H600, SHAT, ce qui est conformé par le bulletin de l'*Association du Viet Nam au Japon*, 96, n° 1 (1996) (extraits traduit aimablement par Kyoichi Tachikawa).

63. Bulletin de renseignements du 9 octobre 1946, c. 10H3826, SHAT, noms recoupés et confirmés par une comparaison minutieuse avec SDJ n° 603/SDJ, DJ n° 106, Objet : renseignements sur les DJ, Saigon, le 29 août 1948, c. 10H4363, SHAT.

64. N° 603/SDJ, DJ n° 106, Objet : renseignements sur les DJ, Saigon, le 29 août 1948, c. 10H4363, SHAT. Selon cette source, les suivants étaient actifs dans l'école de Quang Ngai : le commandant gendarme Saitoh, le sergent-chef Oshikiri, le commandant Ishii Takuo, le lieutenant Ikari Kazumasa, le lieutenant Kamo Tokuji, le lieutenant Nakahara, le sous-lieutenant Tanimoto, l'interprète Nishida, l'adjutant-chef Takano, l'adjutant Chyama Masao, l'adjutant Takata Toshio, le sergent-chef Kabeya Toshio, le sergent Honda Soichi, le sergent Tohma Mototoshi, le caporal-chef Hatakeyama Kinkichi, le caporal Iwata Masaoki.

65. CSFFEO, EM/2B, n° 3741/2, Note de renseignements sur le 6^e secteur du Vietnam, p. 10, d. août 1946, c. 10H600, SHAT.

aider le Viet-Minh contre le Corps expéditionnaire français attaquant alors le Trung Bo méridional. Mitsunobu donnait des conseils précieux à Son concernant les opérations du commandement avant de monter l'école de Quang Ngai avec Son en juin. Ce Japonais alla avec Son au Viet Bac en décembre 1946 et participa à la bataille de Nam Dinh suite au déclenchement de la guerre au Nord. En 1948, Mitsunobu revit Nguyen Son au LK IV, où notre transfuge japonais forma encore d'autres cadres militaires⁶⁶. Depuis longtemps, les sources vietnamiennes confirment la présence des Japonais dans les sphères les plus hautes de l'État-major de Nguyen Binh, de Nguyen Son et de Vuong Thua Vu⁶⁷.

Qu'enseignaient-ils ? Les documents trouvés en 1946 sur le corps d'un des instructeurs japonais de l'École de Quang Ngai, le sergent chef Oshikiri, nous donnent une idée plus précise du cursus donné par les Japonais. Dans ces cahiers personnels, on trouvait un cours intensif sur la « *Tokkohan* » (« sections spéciales d'assaut »), qui consistait en une tactique de guérilla employée par les Japonais vers la fin de la guerre, surtout aux Philippines. Oshikiri apprenait à ses jeunes élèves vietnamiens comment saboter et monter des coups de mains et embuscades, et comment se battre contre des forces armées supérieures⁶⁸. Citons quelques extraits provenant d'un cours que Oshikiri enseignait sur la méthode « Tokkohan » pour donner une meilleure idée de cette symbiose militaire nippo-vietnamienne. En s'adressant aux candidats vietnamiens, Oshikiri martelait l'idée principale de la guérilla :

« Il ne faut pas se plaindre de l'insuffisance des armes. Bien qu'elle manque de chars, d'avions et de canons, l'armée Viet-Minh a [suffisamment] de braves combattants. Nous avons des hommes chars, nous avons des hommes avions, des hommes canons. Les ennemis se trouvent tout près de nous, ils sont entourés par nous. Nous sommes bien au courant de la situation géographique. Nous connaissons bien nos adversaires. Dès que l'ordre en sera donné, nous n'avons qu'à sauter sur l'ennemi, portant sur nous des bombes, des grenades ou des bouteilles enflammées. »

Vu la technologie avancée et les forces écrasantes employées par le Corps expéditionnaire dans le *Nam Bo* en 1945-1946, il est certain que les idées de Tokkohan trouvaient un milieu militaire local *déjà* très favorable à Quang Ngai. Après tout, ce genre de tactique s'insérait parfaitement bien dans la pensée militaire déjà esquissée par d'autres officiers vietna-

66. Minh Ngoc-Nakahara, Nho tuong Nguyen Son [À la mémoire du général Nguyen Son], *Xua va Nay*, n° 38 (avril 1997), p. 9-10. À Tuy Hoa, les Japonais suivants étaient actifs : sergent-chef Ozaki Zensaku, le sergent-chef Kurosawa, le sergent-chef Konishi, le sergent-chef Sakamoto, le sergent-chef Ishida Matsuo, le sergent Saito Zenji, le caporal-chef Nunoida, le caporal-chef Miyashita, le caporal-chef Nakamura, Utaka Kitaru, et quelques autres civils. N° 603/SDJ, DJ n° 106, Objet : renseignements sur les DJ, Saïgon, le 29 août 1948, c. 10H4363, SHAT.

67. Nguyen Hung, *Nguyen Binh*, *op. cit.*, p. 175, 191-192, et Vuong Thua Vu, *Truong Thanh*, *op. cit.*, p. 79, 92-93.

68. Projet d'instruction à diffusion réduite, dans Le problème japonais, p. 153-154 et SDJ, Jugement du chef de la SDJ d'après le carnet d'un DJ saisi sur son cadavre, le 9 avril 1947, c. 10H3826, SHAT.

miens qui mettaient l'accent sur l'utilisation des *tu ve* et « volontaires de mort » (voir *supra*) et savaient que l'armée vietnamienne était encore mal préparée pour s'organiser dans un sens classique. N'oublions pas que Nguyen Son avait fait la *Longue Marche*, et Nguyen Binh avait sans doute vécu la guerre sino-japonaise. Mais il n'y avait pas que la guérilla. Les Japonais enseignaient le tir et le lancement de grenades ainsi que les idées élémentaires pour l'entraînement des cadres supérieurs militaires, exercices de compagnie et de bataillon, dispersion, assaut, attaque et combat de nuit et surtout l'encadrement des hommes de troupes⁶⁹.

Or, n'oublions pas pour autant que les stratégies et tactiques militaires de ces officiers japonais ne s'adaptaient pas forcément aux besoins de l'armée vietnamienne, toujours mal armée et peu encadrée pendant cette période. Le général de division Vuong Thua Vu révèle dans ses souvenirs publiés en 1979 qu'un officier japonais, nommé « Ai Viet », « celui qui aime le Vietnam », servait dans son état-major en tant que « délégué militaire » (*phai vien quan su*) en décembre 1946. Or, un débat acerbe se produisit en décembre 1946 entre cet officier japonais qui prônait une défense classique de Hanoi contre le Corps expéditionnaire français et l'état-major de Vuong Thua Vu, qui soulignait l'importance stratégique des *tu ve* et la tactique de guérilla (*du kich*). Le général Vu considérait le plan de défense d'Ai Viet suicidaire, « ne s'accordant aucunement avec le niveau technique et tactique des forces [vietnamiennes très faibles] de l'époque⁷⁰ ».

Le rôle des officiers japonais dans le commandement : « Dai Ta » Ishii

Les idées japonaises étaient introduites aussi par certains officiers supérieurs stationnés dans les écoles militaires ou même dans certains états-majors les plus importants de l'armée vietnamienne. À ce sujet, il convient de s'arrêter sur un homme en particulier, le commandant « Ishii », qui passa au Viet-Minh du Sud et devint l'un des déserteurs les plus importants. À la capitulation en août 1945, à 27 ans, Ishii était le plus jeune commandant de l'armée japonaise. Le colonel Saito, lui-même son ancien supérieur dans l'état-major de la 55^e division en Birmanie (de juillet 1945 à avril 1946), voulait à tout prix récupérer cet homme⁷¹. Ishii avait d'abord été formé à l'*École Nakano* (voir *supra*) et possédait donc une maîtrise exceptionnelle des méthodes japonaises les plus modernes de guerre, ainsi que des méthodes de guerre clandestines. D'autre part, il avait déjà commandé au sein de l'état-major de la 55^e division en Birmanie et il

69. Le cahier de cet instructeur japonais se trouve dans *Le problème japonais*, p. 153-156. Voir aussi l'interrogatoire d'un ancien capitaine de l'armée populaire vietnamienne par un responsable américain le 8 janvier 1973. Ce Vietnamien avait été formé par des officiers japonais au LK V à la fin des années 1940.

70. Vuong Thua Vu, *Truong Thanh*, *op. cit.*, p. 79, 92-93.

71. SDJ, n° 640Z, DJ n° 139, Projet de récupération générale des Djs en Cochinchine et en Annam du Sud, le 12 septembre 1948, d. Mission de récupération, c. 10H4363, SHAT et l'*Association du Viet Nam au Japon*, 50, n° 4 (1976). Cette source japonaise révèle que Takuo Ishii naquit le 20 mai 1919.

avait participé lui-même à la dure prise de Rangoon. C'est pour ces raisons que cet homme barbu et si taciturne était, comme le dit Saito, extrêmement dangereux⁷².

Ishii déserta de son unité le 17 décembre 1945 à Banam au Cambodge, amenant avec lui d'autres « anciens » de Nakano, peut-être sur un ordre supérieur. Une fois rallié au Viet-Minh au début de 1946, il troqua son anglais moyen pour un vietnamien de plus en plus aisé. En échange de sa collaboration militaire, le Viet-Minh le baptisa colonel (*dai ta*) dans son armée. Ainsi débuta-t-il la carrière d'instructeur militaire dans la RDVN. Au mois de mai 1946, il quitte Baria en bateau en compagnie de Pham Van Bach, président du Comité de résistance du *Nam Bo*, à destination de Quang Ngai. Sous la direction de Nguyen Son et Pham Van Dong, le Trung bo méridional, que les forces terrestres françaises laissaient largement non occupé, servait de relais de ravitaillement principal pour transférer du nord au sud des armes et des hommes. Même après le déclenchement de la guerre au Nord-Vietnam, de vastes zones du Vietnam central restaient aux mains du Viet-Minh, ce qui explique peut-être la présence continue d'officiers déserteurs dans cette région.

En juin 1946, d'après une source française, Ishii fit rassembler tous les commandants de « *trung doan* » (régiment) entre Hue et Phan Thiet, et leur donna une instruction militaire pendant environ un mois. En juillet 1946, il prit lui-même la direction de l'École militaire de Quang Ngai. Il plaça d'autres officiers japonais qu'il avait connus avant dans cette école, tel que son ami, l'instructeur Saitoh (à ne pas confondre avec Saito), nommé colonel aussi par le Viet-Minh. À la fin de 1946, ce dernier prit la relève à l'École de Quang Ngai⁷³, alors que Ishii devint « conseiller suprême » des troupes Viet-Minh dans le Sud et inspecteur de l'École militaire et administrative du *Nam Bo*⁷⁴.

Bien que les détails manquent, et faute de sources plus fiables, la position élevée de Ishii dans la hiérarchie militaire du Viet-Minh du Sud ne laisse aucun doute sur le fait que ses connaissances militaires et techniques étaient très appréciées par les Vietnamiens. D'après des renseignements français et japonais, en juillet 1946, il se dirigea vers Pleiku pour mener lui-même l'offensive Viet-Minh. En août 1946, Nguyen Son l'envoya à Tuy Hoa pour fonder une autre école militaire. En 1947, cet homme de Nakano prodigua un entraînement d'élite aux 130 Viet-Minh et vers la fin de juin 1948 il dispensa une instruction militaire aux

72. En janvier 1946, le général Terauchi, « Supreme Commander » du Corps expéditionnaire japonais dans la région du Sud, signalait au général Gracey que la 55^e division était à Baria, se chiffrant à 5 816 hommes de troupes. Le commandant de la division était le lieutenant-général Sakuma Ryozo et son chef d'état-major, lieutenant-colonel Saito Hiroo. Il y avait dans cet état-major un certain « major » Ishii Takuo. Message n° 452, 5 January 1946, from Field Marshal Count Terauchi, Supreme Commander, Japanese Expeditionary Forces in the Southern Region to Major General D. Gracey, Commander, HQ, SACSEA, WO208/671, Public Records Office.

73. SDJ, n° 603/SDJ, DJ n° 106, le 29 août 1948, d. Renseignements, c. 10H4363, SHAT.

74. SDJ, n° 640Z, DJ n° 139, Projet de récupération générale des Djs en Cochinchine et en Annam du Sud, le 12 septembre 1948, d. Mission de récupération, c. 10H4363, SHAT.

cadres des troupes populaires des 7^e, 8^e, 9^e zones⁷⁵. Ce « transfert technique » aux Vietnamiens fut d'autant plus facile que plusieurs de ces « déserteurs » japonais connaissaient remarquablement le Vietnam, sa langue et sa culture. Soulignons que sur les 7 officiers identifiés dans l'École de Quang Ngai en 1946, 4 venaient de la Kempetai de Hue et Phan Thiet et auraient donc eu une connaissance géographique, linguistique et culturelle approfondie par la guerre. Sur les 46 déserteurs au Trung bo méridional en 1948, 13 pouvaient parler le vietnamien soit « parfaitement » soit « très bien » et 9 « assez bien ». Neuf étaient mariés à des femmes vietnamiennes⁷⁶.

Pour évaluer l'importance de ces officiers japonais au Vietnam, il serait utile d'établir combien d'entre eux avaient été formés dans l'École Nakano. Car, après l'armistice, selon les dires d'un ancien membre de cette école, il y avait en Asie environ 2 000 anciens officiers et sous-officiers de Nakano. Sur ces 2 000 hommes, de 7 à 800 officiers, dont environ 400 choisis parmi les meilleurs, étaient dispersés en Asie. Ceux qui se trouvaient en Birmanie à la fin de la guerre étaient parmi les plus réticents à se rendre aux Alliés (ce qui suggère l'importance d'étudier de plus près les transfuges de cette 55^e division). À la fin de juillet 1945, une décision du Quartier général du Corps expéditionnaire japonais envoya une partie de ces « spécialistes de Nakano » en Indochine. Il nous semble que 21 spécialistes de Nakano en Birmanie arrivèrent à Saigon le 10 septembre 1945. Le Bureau central de renseignements français savait de source « sûre » qu'au Tonkin la plupart des officiers de Nakano étaient restés en place après la capitulation. Leur chef au Nord n'était autre que le lieutenant-colonel Mukaiyama, basé à Thai Nguyen, et également directeur de l'organisme japonais de « Collaboration et entraide pour l'indépendance du Vietnam » (voir *supra*)⁷⁷.

Nous voudrions souligner que ces officiers japonais dans des écoles militaires du Viet-Minh et surtout ces officiers de Nakano comme Ishii à Quang Ngai et Mukaiyama à Thai Nguyen étaient des atouts technologiques et militaires pour la RDVN *au début de la guerre*, alors que les besoins militaires de l'État vietnamien étaient des plus critiques. Il serait intéressant de comparer éventuellement les contributions technico-militaires de ces déserteurs japonais avec celles des Européens passés au Viet-Minh à la même époque⁷⁸.

75. N° 603/SDJ, DJ n° 106, Renseignements sur les DJ, Saigon, le 29 août 1948, c. 10H4363, SHAT.

76. *Ibid.*

77. Le problème japonais, p. 188-202.

78. Le service historique de l'armée vietnamienne a récemment reconnu la présence dans ses rangs de 1947 à 1955 d'un Ukrainien nommé Skrzhinskii Aleksandrovich et d'un Allemand, Erwin Borchers ([Ho] *Chien Si*) de 1947 à 1954. Voir *Tu Dien Bach Khoa*, p. 574 et 306. Borchers fut un communiste et très lié à Truong Chinh depuis 1944. En fait, c'est Truong Chinh qui l'avait entré dans le PCI en 1945. Le général Giap mentionne dans ses souvenirs la présence d'une unité de déserteurs germaniques, anciens membres de la Légion étrangère, qui étaient actifs au Tonkin et dirigés par un Allemand connu sous le nom vietnamien de « Ho Si Thang ». Ce dernier fut tué lors d'un combat

Troupes d'élite

L'un des résultats concrets de cette présence japonaise dans l'armée du Viet-Minh était d'avoir accru les pertes chez les Français au début de la guerre⁷⁹. Au cours des premiers combats au Nord, par exemple, des unités japonaises engagées avec les troupes Viet-Minh ont opposé une résistance farouche en se faisant tuer sur place. Des cadavres japonais ont été dénombrés à l'ancienne résidence de Ho Chi Minh au moment de la reprise de Hanoi par les Français en 1946-1947⁸⁰. Pendant la bataille de Hue au début de 1946, les Français estimaient qu'ils avaient lutté contre une section d'assaut composée d'environ 150 Japonais. En raison de leur entraînement supérieur et de leur expérience au combat (pour certains), ces Japonais furent responsables d'une dizaine de tués et plusieurs blessés parmi le Corps expéditionnaire. En 1947, en collaboration avec Nguyen Son, Ishii monta une embuscade qui fit de 70 à 80 morts parmi les hommes du Corps expéditionnaire⁸¹. Les pertes humaines dans ces troupes d'élite japonaises devaient être très élevées également...

Il est aussi probable que certains soldats japonais eussent servi comme tireurs d'élite (*snipers*) et aient été utiles par leur démonstration du manie- ment des armes automatiques et de la DCA. Certains avaient fait profiter au Viet-Minh de leur expérience sur l'installation de fabriques d'armes légères et de munitions avec des moyens limités. Faute de documentation, nous n'avons pas pu estimer le rôle joué par des conseillers japonais dans le service de transmission et des radios. Mais il est sûr qu'au début, des techniciens japonais (et également européens) furent « consultés » quant à la mise en place des services de renseignements militaires et un nouveau réseau policier pour la RDVN. Un officier japonais, Koshiro Iwai, connu sous le nom vietnamien de « Sau Nhat », fournissait à l'état-major vietnamien des renseignements militaires sur les mouvements de l'armée française dans la région de Cao Bang et Lang Son⁸². Toshio Komaya (Nguyen Quang Thuc) travaillait pour le service de renseignements militaire de l'inter-zone I dans le Nord-Vietnam entre 1947 et 1950.⁸³ En échange de

en 1948. Vo Nguyen Giap, *Chien dau trong vong vay*, p. 273, 276. Selon d'autres sources, Borchers (*Ho Chien Si*), Stefan Kubiak (*Ho Chi Thuan*) et Schroeder (*Le Duc Nhan*) étaient au service de l'état-major général de l'armée vietnamienne, chargés de certaines unités importantes de guérilla. Toutefois, en 1948, ils furent transférés au Département de l'Éducation politique, responsable pour la « rééducation » des prisonniers du Corps expéditionnaire. Jacques Doyon, *Les soldats blancs de Ho Chi Minh*, Paris, Fayard, 1973, p. 29-71, et Pierre Sergent, *Un étrange Monsieur Frey*, Paris, Fayard, 1982. Nous traitons ailleurs la question des déserteurs européens.

79. Ce fut le cas en Indonésie, selon : Takao Fusayama, *A Japanese Memoir of Sumatra*, op. cit., p. 98-102.

80. Présidence du Conseil, EM/DN, 2^e Section, Les Japonais en Indochine, n° 958/DN/2, le 27 février 1947, p. 5-6, d. 6, c. 4Q43, SHAT.

81. SDJ, n° 628/Z, DJ, n° 108, septembre 1948, Objet : renseignements sur le commandant Ishii, d. Renseignements, c. 10H4363, SHAT.

82. Dang Van Viet, *La RC 4 : Campagne des frontières (1947-1950)*, Hanoi, Éditions en Langues étrangères, 1990, p. 66-67, 73, et Dong chi sau Nhat cua trung doan 174, *Cam on cac ban*, Hanoi, NXB Lao Dong, 2000, p. 260-264.

83. Chien si Viet Nam moi, dans Mac Van Trong (éd.), *Cam on cac ban*, op. cit., p. 248-249.

ces services d'élite, le Viet-Minh donnait à ces alliés une solde plus importante qu'aux hommes de troupes vietnamiens, du moins au début du conflit⁸⁴.

Insistons sur le fait que l'utilisation des Japonais fut la plus notable dans les deux ou trois premières années de la guerre, lorsque Giap, Nguyen Son, Vuong Thua Vu et Nguyen Binh durent mettre sur pied à partir de rien et très rapidement une armée capable de faire face au Corps expéditionnaire⁸⁵. Vers 1948, ces transfuges japonais (et européens) devaient être écartés au fur et à mesure que les Vietnamiens prenaient en leurs mains la direction militaire de leur armée « nationale »⁸⁶. Ce qui est remarquable, c'est la capacité de l'armée vietnamienne de sélectionner et d'indigéniser ce qui venait de l'extérieur pour le rendre opérationnel dans un contexte si différent.

B. Contributions technico-économiques

La modernité japonaise se faisait sentir chez le Viet-Minh dans le domaine de l'économie. Bien que les sources soient beaucoup plus rares, la présence d'ingénieurs japonais parmi le Viet Minh du Nord est néanmoins notable. C'est d'autant plus le cas que notre connaissance de cette contribution provient d'une source vietnamienne très haut placée à l'époque, à savoir l'ancien ministre de l'Économie, Le Van Hien. Dans son journal récemment publié au Vietnam, Hien ne cache pas la présence d'une poignée de conseillers techniques japonais au ministère de l'Économie à la fin des années 1940. Ceux-ci travaillaient souvent à ses côtés, donnant leur avis sur la planification, l'organisation et la gestion de l'économie et des ressources de la RDVN située au Nord-Vietnam⁸⁷. Hien mentionne cinq déserteurs japonais principaux par leur noms vietnamiens : Thuan, Thanh, Lam, Hien et Duong. Quelques-uns de ces ingénieurs employés par son service économique avaient travaillé dans les mines du Tonkin (celle de Minh Khai en particulier) pendant l'occupation japonaise⁸⁸. Bien entendu, c'étaient leurs connaissances techniques et

84. État des soldes des « Annamites Nouveaux » (Japonais), Annexe II, dans c. 10H4258, SHAT ; SEHAN, n° 1417, Bulletin de renseignements, le 26 août 1946, c. 10H4309, SHAT et Doyon, *Les soldats blancs*, *op. cit.*, p. 60.

85. Lettre au camarade [Huynh] Kim Truong, commandant le Régiment I, Ben Cat, le 18 janvier 1946, signé Quy, et Compte rendu de l'attaque de Phuoc Hoa, signé par Nguyen Van Hop et Dao Van Nghiem, le 23 janvier 1946, dans Extraits du document saisi dans P. C. Viet Minh relatif aux Japonais rebelles, TFEQ, BSM1020, n° 21/SM, d. Affaires avec [les] Japonais, c. 10H4363, SHAT.

86. À ce sujet, on sait que le nationalisme avait aussi été l'une des raisons principales pour la réduction des soldats étrangers dans les armées dites « nationales » en Europe aux XVIII^e et XIX^e siècles. Or, à la fin de 1948, un colonel japonais, qui avait servi en Birmanie, dirigea une compagnie dans une bataille contre les hommes du Corps expéditionnaire à Phu Thong. Le Van Hien, *Nhat ky cua mot bo trung* [Journal d'un ministre], Da Nang, Nha Xuat Ban Da Nang, 1995, vol. I, p. 467-468.

87. Le Van Hien, *Nhat ky cua mot bo trung*, *op. cit.*, vol. I, p. 72.

88. *Ibid.*, vol. I, p. 153, 174-175, 378. Le 28 janvier 1946, l'ingénieur japonais des Mines, Tosiuori Sugimoto, demanda la naturalisation vietnamienne à la RDVN. Voir son dossier dans d. Vec nhap quoc tich Viet Nam, c. 9, GF, CAOM. Ainsi qu'un autre ingénieur japonais, nommé Katada Hirochi.

leur familiarité avec les mines tonkinoises qui les rendaient précieux au Viet-Minh. « Thuan » est un bon exemple. Ingénieur (*ky su*) de profession, il servait de conseiller économique à Le Van Hien dans l'« étude de la planification de construction » et dans la fonderie de plomb pour l'industrie d'armement au Nord-Vietnam. Impressionné par ses talents techniques, Hien nous dit dans ses souvenirs qu'il le considérait comme « une véritable main qualifiée »⁸⁹. Un autre exemple est fourni par deux autres ingénieurs japonais stationnés près de Lao Cai qui appliquaient des méthodes scientifiques pour exploiter des mines et extraire des phosphates et d'autres produits chimiques essentiels pour la fabrication locale des armes et explosifs⁹⁰.

Certains experts financiers japonais servaient aussi de conseillers dans la gestion de la politique bancaire de la RDVN. Si leur nombre était infiniment plus restreint, leur importance ne l'était peut-être pas. Encore une fois, c'est Le Van Hien qui nous révèle qu'un Japonais nommé « Tung » (de son nom vietnamien, Hoang Dinh Tung) était le plus important de ses conseillers économiques. La raison en est simple : ce « Tung » n'était autre que l'ancien directeur (*giam doc*) de la Banque de Yokohama à Hanoi. Après la défaite japonaise en 1945, il se rallia à la RDVN pour occuper une place de conseiller dans la « Banque nationale du Vietnam » (*Quoc Gia Ngan Hang Vietnam*). Selon Hien, ce Japonais joua un rôle influent dans la mise au point de la « politique bancaire » (*chinh sach ngan hang*) de la RDVN⁹¹.

Une source japonaise fournit des renseignements similaires sur un certain M. Fujita. Ce dernier était un ancien employé de la Yokohama Specie Bank à Hanoi, transféré à la Banque d'Indochine après le 9 mars 1945. Il continua à y travailler pendant l'occupation chinoise. À la fin de 1945, il fut recruté par des agents du Viet-Minh infiltrés dans la banque. Fujita se rallia au Viet-Minh à ce moment-là, en aidant la RDVN à mettre en œuvre un « nouveau système bancaire et un régime de devises », ce qui recoupe largement les dires de Le Van Hien au sujet de « Tung »⁹². Comme le dit également l'ancien ministre au sujet des contributions de Tung lors d'une réunion de la sous-commission de la Banque Nationale (*Hoi Nghi Tieu Ban Quoc Gia Ngan Hang*) en septembre 1949 : « Puisque Hoang Dinh Tung a travaillé antérieurement à la banque de Yokohama, il a des expériences concrètes et a donc pu fournir beaucoup de suggestions sur les questions d'organisation [de la politique bancaire]. »⁹³ Constat qui pourrait résumer de façon générale la politique vietnamienne concernant le recrutement de Japonais.

Un autre domaine où les compétences modernes de quelques désér-

89. *Ibid.*, vol. I, p. 378, 457.

90. *Ibid.*, vol. II, p. 347, confirmé en partie dans US Consulate Hanoi to Secretary of State, Top Secret, le 15 février 1947, 851G.6359/2-1547, ADEA.

91. *Ibid.*, vol. II, p. 85, 89.

92. Kiyoko Kurusu Nitz, *Independence without nationalists ?*, p. 131.

93. Le Van Hien, *Nhat ky cua mot bo trong*, *op. cit.*, vol. II, p. 110.

teurs constituait une contribution non-négligeable fut l'application de la médecine occidentale au service du Viet-Minh dispensée par quelques docteurs japonais déserteurs. L'un des plus notables fut le Dr Phuong. Bien que nous ne sachions que peu de choses sur lui, il figure néanmoins parmi les noms souvent mentionnés par Le Van Hien. À partir de décembre 1949, la RDVN autorisa Phuong à fonder un laboratoire pour fabriquer des médicaments (*phong bao che thuoc*), dont l'armée vietnamienne avait grand besoin pour soigner les blessés. Cette « industrie pharmaceutique » locale à la japonaise visait aussi à amoindrir la dépendance du Viet-Minh des importations coûteuses. Selon Hien, les Japonais dans son entourage ont joué un rôle important dans la construction de ce laboratoire médical dans le maquis, dont « Bac si » Phuong devint le directeur en décembre 1949⁹⁴. Pour encourager leur soutien à la résistance, une « politique correcte et généreuse » (*chinh sach dung dan, rong rai*) leur fut appliquée⁹⁵. Outre ces deux médecins japonais au service du Viet-Minh, nous avons pu identifier sur une liste de 81 déserteurs repérés au Vietnam du Nord vers 1951, 11 infirmiers et deux médecins japonais⁹⁶.

CONCLUSION

Il est difficile, à ce stade de nos recherches, de savoir précisément combien de déserteurs japonais allaient rester dans les rangs Viet-Minh après l'arrivée des troupes de Mao Zedong sur la frontière vietnamienne vers 1950. Ils devaient probablement se chiffrer à quelques centaines d'hommes dans le Nord, et sans doute moins dans le Sud. Sur ce nombre, des dizaines d'alliés seulement restaient vraiment utiles à la RDVN au seuil des années 1950. Les autres, moins indispensables, vivaient sans doute en petits groupes étroitement surveillés par le Viet-Minh. Avec l'alignement idéologique et officiel de la RDVN sur le reste du monde communiste depuis 1950, la surveillance de ces alliés japonais par les leaders communistes chinois et vietnamiens devenait impérieuse, tant en raison de leurs passés politiques mouvementés qu'à cause de la menace qu'ils représentaient comme espions éventuels. En tout cas, ce noyau dur d'« alliés tardifs » ne comprenait certainement pas des milliers d'hommes en 1950, comme des détracteurs de la RDVN ont pu l'affirmer. Pourtant, les Japonais encore présents travaillaient dans l'état-major de l'armée vietnamienne, détenaient parfois des postes de confiance, poste de commandement ou de conseillers techniques, qui infirment la version minimaliste défendue par les nationalistes vietnamiens. En fait, selon une récente étude militaire publiée à Hanoi, l'état-major général du Vietnam décida lui-même en 1951 de congédier officiellement les conseillers japonais (et

94. *Ibid.*, vol. II, p. 161, 165, 214.

95. *Ibid.*, vol. II, p. 214.

96. Liste dans d. Japonais, 1945-1954, c. 10H2959, SHAT.

européens) travaillant dans ses bureaux. Ils les renvoyèrent via les canaux internationalistes de la Chine communiste⁹⁷.

Entre-temps, les autorités militaires au Japon continuaient à se préoccuper du sort de leurs soldats non-rapatriés et redoutaient leur possible retournement par les Chinois. Au début de l'année 1949, le célèbre diplomate et homme d'affaires de la Chine nationaliste, T. V. Soong, demanda à son ami et associé français Louis Rondon longtemps actif en Asie, s'il pouvait utiliser ses contacts au Tonkin et en Chine du Sud pour organiser le rapatriement des derniers déserteurs japonais encore présents au Nord-Vietnam. En décembre 1949, le général Terauchi pour qui travaillait Soong, arriva à Hanoi pour tenter de faire rentrer ces transfuges avant l'arrivée des communistes chinois à la frontière. Il s'adressa par la radio à ses hommes et lança un appel directement à Ho Chi Minh à leur sujet⁹⁸. Bien que nous ne connaissions pas le résultat de tous ces efforts, des sources japonaises révèlent qu'au lendemain des accords de Genève en 1954, 71 Japonais quittèrent le Viet-Minh pour retourner dans leur pays.⁹⁹ Une poignée d'hommes continuèrent à rentrer chez eux au fil des années. Quelques-uns ne reviendront jamais, dont Takuo Ishii, tué au Vietnam en 1950.

Au cours de cette étude, nous avons voulu montrer l'importance de prendre en compte ces « étrangers asiatiques » dans l'analyse de la guerre franco-vietnamienne. Sans vouloir un instant nier les origines nationales de l'armée vietnamienne ni diminuer la puissance militaire des Français et des Américains, il nous semble intéressant de mesurer le rôle joué par d'autres acteurs asiatiques du conflit, japonais en l'occurrence. La toile géo-historique de la guerre apparaît alors plus complexe qu'on ne le croit. Nous avons également suggéré comment la « modernité » militaire pouvait entrer au Vietnam par un intermédiaire asiatique relativement méconnu. Si l'on ne doit pas exagérer l'importance de ce transfert technique japonais, il est nécessaire de le considérer à sa juste valeur, d'apprécier l'aide qu'il put représenter quand les besoins militaires de la révolution vietnamienne étaient maximaux, alors que ses capacités militaires étaient, inversement, déficientes. C'est ce fossé originel entre *volonté politique* et *faisabilité militaire* que l'on doit garder à l'esprit pour évaluer l'apport des alliés tardifs japonais au Viet-Minh.

Significativement depuis 1948 et plus encore à partir de 1950, cet apport ira décroissant. Ironiquement, ce fut au moment même où l'état-major vietnamien renvoyait chez eux ses conseillers japonais via la Chine que prit place, à partir de 1950, un nouveau groupe, très « internationa-

97. Bo Tong Tham Muu, *Lich su bo tong tham muu trong khang chien chong Phap (1945-1954)* [Histoire de l'état-major général pendant la résistance contre la France (1945-1954)], Hanoi, 1991, p. 406.

98. Hanoi to Secretary of State, le 5 mars 1949, 851G.01/3-549, ADEA, et Consulate, Hanoi, to State Department, le 12 novembre 1949, 851G.00/11-1249, ADEA.

99. Kiyoko Kurusu Nitz, *Independence without Nationalists ?*, p. 131 et Furuta Môtô, Tu Binh Linh, p. 317, citant des sources officielles.

liste », de conseillers asiatiques au Vietnam. En fait, durant toute la seconde moitié de la guerre d'Indochine, des centaines de conseillers chinois auront un impact bien plus profond sur l'armée vietnamienne que leurs prédécesseurs japonais. Les Français et les Américains ne furent clairement pas les seules forces étrangères impliquées au Vietnam. Et les Vietnamiens ne furent pas toujours seuls à lutter contre elles...

Christopher E. GOSCHA¹⁰⁰,
International School of Paris.

100. Codirecteur du Groupe d'études sur le Vietnam contemporain, Sciences Po, et enseignant en histoire-géographie à l'International School of Paris.